

*Hommage de l'auteur*

Nos 124-126.

Prix : 25 francs.

**EXTRAIT**

REVUE

DE

# SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **HENRI BERR**

**TOME XLII**

(Nouvelle Série. — Tome XVI)

APPENDICE

**BULLETIN**

DU

CENTRE INTERNATIONAL DE SYNTHÈSE

Section de Synthèse historique



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, BOULEVARD ST-MICHEL (VI<sup>e</sup>)

1926

Bibliothèque Maison de l'Orient



135696

LA

## REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

comprend trois parties :

1<sup>o</sup> Des ARTICLES DE FOND (théorie de l'histoire ; histoire de l'histoire ; organisation du travail ; essais de synthèse ; problèmes et controverses) ;

2<sup>o</sup> Des REVUES : Revues générales (inventaire périodique du travail fait et à faire dans les divers domaines de l'histoire) ; Revues régionales (les Régions de la France) ; Revues critiques (les résultats nouveaux de synthèse érudite et de synthèse scientifique, à propos des principales publications récentes) ;

3<sup>o</sup> Des NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS (notes de lectures ; vie scientifique ; questions d'enseignement ; correspondance...).

### RÉDACTION ET ADMINISTRATION

78, BOULEVARD ST-MICHEL — PARIS (VI<sup>e</sup>)

*Le Bureau de rédaction est ouvert le jeudi de 5 heures à 6 heures 1/2.*

---

---

### SOMMAIRE DU TOME XLII

Quelques remarques sur la philosophie de l'histoire de Cournot. par HENRI SÉE.  
Langue et nationalité en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, par LUCIEN FEBVRE.  
Vie spirituelle et politique sous Louis XVI, par RAYMOND LENOIR.

### PROBLÈMES ET CONTROVERSES

Qu'est-ce que le fait historique? par HENRI LÉVY-BRUHL.  
La division de l'histoire en périodes, à propos d'un ouvrage récent, par HENRI SÉE.  
Terminologie historique. Il n'y a pas de « préhistoire », par W. DEONNA.

### REVUES CRITIQUES

Les causes de décadence du monde antique, à propos d'ouvrages récents par VICTOR CHAPOT.  
Peuplement et régime agraire, par MARC BLOCH.  
Autour du Christianisme. Notes sur quelques ouvrages récents, par A. PAUL.  
Sur les relations d'Érasme et de Luther, par LUCIEN FEBVRE.  
Principaux ouvrages d'histoire littéraire générale et comparée (dixième compte rendu annuel), par PAUL VAN TIEGHEM.

### NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

Sur un poème hagiographique du XI<sup>e</sup> siècle : la Chanson de Sainte-Foy, à propos d'une édition nouvelle (MARC BLOCH).  
Les « causes » de la Réforme en Pologne, à propos d'un livre récent (O. de HALECKI).  
Le portrait florentin de Botticelli à Bronzino, d'après M. Jean Alazard (HENRI BÉDARIDA).  
Shakespeare acteur-poète. Note sur un livre récent (RENÉ PRUVOST).  
La guerre mondiale sur le front oriental et aux Dardanelles (R. VILLATE).  
Notes de lecture. — Théorie de l'histoire. Ouvrages généraux (J.-R. de SALIS, L. FEBVRE, A.-D. TOLEDANO). — Histoire générale (V. CHAPOT, L. HALPHEN, M. BLOCH, G. WEILL, R. PRUVOST, H. SÉE, R. VILLATE).  
La Vie scientifique.

### TABLE DU TOME XLII

## TERMINOLOGIE HISTORIQUE

IL N'Y A PAS DE « PRÉHISTOIRE ».

La « section de synthèse historique », du « Centre international de Synthèse » tout récemment fondé à Paris grâce à l'heureuse initiative de M. H. Berr, a désigné une « Commission du vocabulaire », dont la tâche est la discussion et la rédaction d'un vocabulaire historique. « La première préoccupation de la section sera la rédaction d'un *Vocabulaire historique*, destiné à définir rigoureusement les termes dont se servent les historiens, et à fixer, autant que possible, les notions fondamentales de leur science, en donnant l'état des problèmes théoriques et la bibliographie correspondante <sup>1</sup>. » Cette commission, dans ses dernières séances, a rédigé ses instructions <sup>2</sup>, et a commencé la discussion de certains termes <sup>3</sup>.

La section de synthèse historique a aussi entendu des communications de MM. de Halecki et Eisler sur la division traditionnelle de l'histoire en périodes : Antiquité, Moyen Age, Temps Modernes <sup>4</sup>, à la suite desquelles on a discuté la valeur de ces divisions tout arbitraires <sup>5</sup>. A cette occasion, on a été tout naturellement amené à parler de la « préhistoire », et à définir ce mot. Mais je constate, non sans étonnement, que si l'on en a fixé le domaine selon l'opinion généralement admise, aucune objection n'a été faite sur son emploi même, qui, mieux encore que celui des mots « Antiquité, Moyen Age, Temps Modernes »,

1. *Revue de synthèse historique*, 1925, nos 118-120, p. 5 sq. (*Revue de l'Institut de sociologie*, VI, 1925-1926, p. 465).

2. *Bulletin du Centre international de synthèse*, appendice de la *Revue de synthèse historique*, XLI, 1926, p. 28-29.

3. *Ibid.*, p. 7 (Ex. « Canon »).

4. *Ibid.*, p. 16 (HALECKI) ; p. 21 (EISLER).

5. *Ibid.*, p. 19, 26.

mérite d'être critiqué et condamné, car il implique en lui-même une absurdité scientifique. Je m'étonne aussi, qu'avant de discuter les divisions de l'histoire, on n'ait pas commencé par arrêter le sens exact de ce dernier terme, évocateur de nombreuses discussions passées et présentes.

\*  
\* \*

La notion fondamentale de l'histoire ne découle point de considérations voulues arbitrairement par le savant : c'est celle du temps, de la succession dans le temps. Est historique, tout ce qui est soumis à l'action du temps, tout ce qui change, évolue. L'histoire embrasse indifféremment tout le passé, elle veut dire « ce qu'au juste les choses ont été » (Ranke). « L'histoire s'occupe de toutes les choses qui deviennent ce qu'elles sont par l'effet du temps. Ce sont des faits qui se développent dans le temps » (Xénopol). Comme l'ont montré de nombreux érudits (en particulier Xénopol), il y a deux grands modes de connaître la réalité : celui qui s'attache aux éléments permanents, généraux, des faits, aux phénomènes de répétition ; celui qui envisage dans ces faits les différences les séparant les uns des autres, les éléments particuliers, les phénomènes de succession ; le premier mode est plus propre à la « science », le second à l'« histoire ». Mais tout fait peut être considéré à ce double point de vue, dans ce qu'il a de différentiel, de temporaire, de plus précisément historique, et dans ce qu'il a de permanent, ramené à des lois générales. La botanique est une science à proprement parler quand elle discerne les lois de la formation et de la croissance des végétaux ; elle est une histoire quand elle montre comment ceux-ci se sont constitués et ont évolué dans le temps. L'étude de l'art, qui englobe les techniques et les Beaux-Arts, est une histoire, quand elle cherche les genèses, les évolutions des formes pratiques et émotives ; elle est une science, quand elle discerne les causes universelles, les lois de ces phénomènes, indépendamment du temps et de l'espace. Les deux points de vue ne peuvent se séparer l'un de l'autre ; la compréhension exacte des phénomènes résulte de leur collaboration, de la répétition et de la succession, du général et du particulier, du permanent et du transitoire, du statique et du dynamique, et dans tout fait, naturel ou

humain, on retrouve ce dualisme. Dans la controverse engagée entre les théoriciens pour savoir si l'histoire est ou non une science, les deux partis sont également intransigeants à tort, alors que la vérité est dans la conciliation, car l'étude du passé est tantôt une histoire, tantôt une science, selon l'angle par lequel on l'aborde.

L'histoire n'est donc pas tant une discipline à champ délimité comme matière ou époque, qu'une méthode, une attitude de l'esprit, un mode de coordonner les phénomènes quels qu'ils soient, en les envisageant dans leur apparition, leur changement, leur dynamisme. Inutile de chercher à justifier rationnellement les divisions qu'on veut y introduire, en choisissant le genre des faits à étudier ; ces divisions sont toujours factices, il suffira qu'elles soient commodes, mais il faudra au moins qu'elles ne heurtent pas le bon sens, la logique.

En théorie donc, tout fait passé, quel qu'il soit, est un fait historique ; l'histoire totale comprend celle de l'univers dès ses débuts, et même avant, et jusqu'à nos jours. Astronomie, géologie, minéralogie, botanique, zoologie, etc., sont des disciplines qui peuvent être étudiées non seulement au point de vue scientifique, mais historique, c'est-à-dire au point de vue de la succession chronologique<sup>1</sup>. « Le domaine de la recherche historique est idéalement infini »<sup>2</sup>. On peut pratiquer dans cette unité des divisions, en se rappelant qu'il n'existe pas entre elles des fossés infranchissables : histoire du monde organique (astronomie, astrogénie, astrographie, héliographie, géologie, mécanique céleste, minéralogie, météorologie, etc.) ; histoire du monde végétal (botanique, ou phytologie, anatomie et physiologie végétales, classification botanique, etc.) ; histoire du monde animal, l'homme mis à part : zoologie, anatomie et physiologie animales, etc.) ; histoire de l'espèce très spéciale des êtres animés que sont les hommes (histoire de l'humanité, ethnographie, démographie, etc.)<sup>3</sup>. L'évolution des règnes de la vie humaine, animale, végétale, puis celle de la terre, puis celle de l'univers entier, ne sont-elles point historiques ? pensent divers théoriciens

1. A. NAVILLE, *Classification des sciences* (3), 1920, p. 159, 213 sq., 167 sq., 212 ; NORDAU, *Le sens de l'histoire*, p. 16 sq. ; XÉNOPOL, *La théorie de l'histoire*, p. 6 sq., etc.

2. MEYER, *Hist. de l'antiquité*, trad. David, I, 1912, p. 224.

3. NAVILLE, p. 209.

(Xénopol, Nordau, etc.). Pourquoi faire une scission absolue dans cette continuité qui va de la constitution de l'univers, aussi vaste que nous pouvons l'entrevoir, à l'hypothétique nébuleuse qui donne la Terre, à l'apparition de la vie sur celle-ci, jusque dans sa forme la plus élevée, la vie humaine, à celle-ci non seulement physique, mais spirituelle, créatrice des civilisations ? Cosmologie, géologie, paléontologie, anthropologie, archéologie, études des civilisations, etc., tout cela, c'est de l'histoire. Il y a, de l'origine inconnue du monde à nos jours, une immense continuité historique.

\*  
\* \*

Mais cette définition, celle de la logique, n'est point celle de la pratique, qui la restreint de diverses manières, cherchant des divisions commodes.

On peut reprocher à de nombreuses définitions du mot « histoire », au lieu de prendre comme seul critère le temps et son changement, d'en chercher de très divers, qui n'ont rien à voir avec l'essence même de l'histoire. Ils sont fondés tantôt sur *la nature de celui qui produit les faits historiques* (homme) ; tantôt sur *le degré d'importance de ces faits* (civilisations supérieures ou actuelles) ; tantôt sur le *genre de ces faits* (politiques) ; tantôt encore sur *les moyens de parvenir à la connaissance historique* (écriture). Autant de critères qui limitent arbitrairement le champ de l'histoire, qui varient suivant les historiens, et qui prêtent le flanc à la critique du simple bon sens.

\*  
\* \*

a) *La nature de l'agent qui produit les faits historiques.* — En général, qui dit « histoire » sans autre qualificatif, songe à l'histoire de l'homme <sup>1</sup>, créateur de la civilisation. « L'histoire, qui n'est que l'exposition de l'évolution spirituelle, devra s'étendre sur tous les faits de l'esprit ; elle aura pour but de nous faire comprendre le développement de l'homme, dans son entier, comme être spirituel ». « Les modalités et le progrès de la vie sous la forme humaine, donc la société, voilà l'objet propre de la

1. XÉNOPOL, *Théorie de l'histoire*, p. 419.

science historique »<sup>1</sup>. L'histoire est « l'étude des faits humains du passé. On élimine tout autre définition comme tendancieuse » (Berr). « Les groupements humains, à la différence des groupements animaux, ont une évolution, et par suite une histoire »<sup>2</sup>. Aussi parle-t-on de « la Terre avant l'Histoire », c'est-à-dire avant l'apparition de l'homme<sup>3</sup>. On remonte ainsi au moment même où l'homme sort à peine de l'animalité, montre son caractère spécifique, cette intelligence qui crée les outils, les techniques, inaugure la civilisation, soit à l'origine de l'Homo-faber qu'ont célébré les Anciens bien avant Bergson. Dès que l'homme commence à créer, à être *l'homo additus naturæ*, le créateur de l'« ars », commence l'histoire qui se déroule jusqu'à nos jours.

Cependant, si vaste que soit déjà cette définition, elle semble trop restreinte encore, car elle limite l'histoire à l'étude de l'homme intellectuel. Or cette capacité de créer la civilisation, il l'a acquise sans doute par l'évolution de son intelligence, mais aussi par l'évolution de son corps, qui a pris la station debout, qui a libéré sa main, « l'instrument des instruments ». L'histoire intellectuelle ne se sépare pas de celle du corps humain, et la paléontologie humaine, l'anthropologie somatique des époques « préhistoriques », est la préface nécessaire de l'étude de la civilisation. L'histoire tout entière de l'homme, physique et spirituel, n'est-elle pas une anthropologie, au sens le plus vaste du mot? « La vie universelle, qui se succède de genre en genre, d'espèce en espèce, de cataclysme en cataclysme, se continue en lui et devient histoire » (Quinet). Et ne trouve-t-on pas déjà dans les espèces animales les rudiments de l'intelligence et des techniques, un acheminement à la civilisation humaine?

Ramener l'histoire à celle des faits humains, n'est-ce pas, on l'a constaté plus d'une fois, un de ces nombreux résultats de l'anthropocentrisme qui nous est instinctif<sup>4</sup>, au même titre que de croire la terre seule planète habitable *a priori*, et de glorifier « la place de l'homme dans l'univers »<sup>5</sup>?

1. H. BERR, in PERRIER, *op. l.*, p. XI, XVI; SEIGNOBOS, *Rev. phil.*, 1887, 24, p. 3-4.

2. MEYER, *op. l.*, I, p. 93.

3. PERRIER, *La Terre avant l'Histoire*, 1920.

4. NORDAU, *op. l.*, p. 92 sq.; H. BERR, in PERRIER, *op. l.*, p. XXVII.

5. WALLACE, *La place de l'homme dans l'Univers*, trad. Barbey-Boissier, 1903, p. 243 sq.

\*  
\* \*

b) *Le degré d'importance des faits historiques.* — Dans cette histoire humaine, les érudits pratiquent de nouvelles restrictions. Pour certains d'entre eux, l'histoire n'englobe que les civilisations « importantes » ; elle ne regarde que « les civilisations supérieures, comme en suppose toute connaissance historique » (Meyer). « Les civilisations, dit M. Cavaignac, sont l'objet des études historiques. C'est avec raison qu'on n'étend même pas la tâche de l'historien aussi loin que l'étude de l'homme civilisé en général... » Les populations ne sont pas historiques, elles le deviennent, quand elles s'élèvent à ce degré de supériorité. Mais qu'est-ce qu'une civilisation « supérieure », quand commence-t-elle à le devenir ? Ses humbles origines ne le laissent pas prévoir ; il faut fixer un moment précis où elle aura su gagner ce grade. Nous la voyons « supérieure », parce qu'avec le recul des siècles nous embrassons d'un seul coup d'œil son évolution ; celle-ci nous serait moins bien connue, pour des raisons quelconques, n'aurait-elle plus droit à ce titre ? La Grèce offre certes une civilisation supérieure ; cependant les premiers siècles de son histoire ne la laissent guère prévoir, et elle est dans la barbarie de tous les peuples débutants. Parler de supériorité, de grandeur, d'importance, c'est introduire un élément subjectif, une notion de valeur, qui varient suivant les appréciations personnelles et temporaires, mais qui n'ont pas l'universalité et l'objectivité que réclame la science.

D'autres font commencer l'histoire avec les civilisations non seulement « importantes », mais dont « l'intérêt est encore actuel », et qui se relie à la nôtre de façon continue. Parlant de la période paléolithique, M. Cavaignac s'exprime ainsi : « Partout où il y a eu cessation prolongée de l'effort et rupture complète de la tradition, l'historien n'a pas la parole. Ne relèvent de lui que les civilisations dont l'intérêt est encore actuel ». Mais y a-t-il jamais rupture de la tradition ? Nous ne croyons plus aux cataclysmes qui séparent par un fossé infranchissable les âges les uns des autres, et nous savons que la transition, la tradition est partout. L'évolution n'est-elle pas précisément la résultante de la tradition et de l'innovation ? Aujourd'hui encore, les paléo-

lithiques vivent dans certaines classes de nos sociétés qui en ont la mentalité, et où l'anthropologie reconnaît peut-être même leurs descendants ; de multiples survivances nous ramènent à eux ; toute notre technique, notre outillage si perfectionné, ne peuvent s'expliquer que par la cascade d'inventions qui a substitué après des milliers d'années le canon moderne à la hache de silex. Tout se tient ; l'histoire est une chaîne dont on ne saurait détacher quelques maillons pour les examiner à part. Ne vouloir retenir que l'actualité, c'est arriver à limiter l'histoire, comme l'ont fait certains théoriciens, aux quelques siècles précédant le nôtre, qui en effet l'expliquent de la façon la plus immédiate. Et c'est introduire en histoire un élément pragmatique, un critère d'utilité qui est éminemment peu scientifique.

\*  
\* \*

c) *Le genre des faits.* — L'historien a souvent aussi voulu faire un choix parmi les activités humaines qu'il étudie. Depuis Thucydide, et pendant des siècles, l'histoire a été conçue avant tout comme l'exposé de la vie politique des États. Mais aujourd'hui, nul ne conteste que l'histoire politique, si elle peut avoir un rôle prépondérant, si elle fournit en quelque sorte le cadre dans lequel s'insèrent les autres faits de l'humanité, ne saurait à elle seule constituer l'histoire entière ; que celle-ci doit englober les activités humaines dans leur totalité, des plus humbles aux plus élevées ; que la vie réelle n'est pas strictement séparée entre des activités spéciales, mais que, complexes, celles-ci se pénètrent les unes les autres. « On ne saurait admettre qu'il existerait... deux disciplines historiques différentes, l'histoire politique et l'histoire dite culturelle » (Hinze). Tout choix dans la somme des activités humaines est arbitraire. Aussi bien, on pourrait réduire l'histoire à être celle de la religion, de l'économie, des Beaux-Arts, et répéter avec Voltaire : « Quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui servent d'époques à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la prospérité. » Il n'est, à dire vrai, pas plus arbitraire de restreindre l'histoire à une activité déterminée que de la restreindre

aux civilisations « importantes », « supérieures », ou « encore actuelles ». Ce sont toujours des choix subjectifs. Mais l'impartialité du savant ne peut faire de telles distinctions entre les activités humaines, pas plus qu'entre les époques grandes ou mesquines, actuelles ou inactuelles. Partout ce sont les mêmes facteurs qui déterminent les faits humains les plus divers, et l'unité réside dans l'homme qui en est le créateur. « La marche générale suivie par l'histoire de la littérature et des arts plastiques est régie par les mêmes facteurs qui déterminent la marche globale de la civilisation » (Meyer).

\*  
\* \*

d) *Les moyens de parvenir à la connaissance des faits historiques.*  
— La définition la plus arbitraire qu'on puisse donner de l'histoire, et c'est le point spécial sur lequel je veux insister, consiste à prendre comme critère *les moyens de parvenir à la connaissance des faits historiques*. On dit : « L'histoire se fait avec des documents. Les documents sont les traces qu'ont laissées les pensées et les actes des hommes d'autrefois. Pas de documents, pas d'histoire » (Seignobos). Certes, les documents sont indispensables ; mais un peuple qui par miracle n'en aurait laissé aucun aurait quand même eu une histoire, par le seul fait qu'il aurait vécu ; nous l'ignorerais, mais elle n'existerait pas moins en soi, en dehors de nous ; oserions-nous affirmer qu'une étoile n'existe pas, parce que nos télescopes ne l'ont pas encore découverte ?

Mais, pour beaucoup d'historiens, tous les documents ne sont pas aptes à l'histoire : *celle-ci ne commence qu'avec les textes écrits*<sup>1</sup>. Que ce soit l'histoire d'une civilisation « supérieure », celle des faits politiques, etc., il faut, pour qu'elle soit « histoire », qu'elle soit connue par des documents écrits. On pourrait citer de nombreux exemples de cette définition généralement admise. On dit volontiers : « La période historique proprement dite est celle pour laquelle nous disposons d'abondants documents écrits, surtout de documents contemporains des événements. Longtemps, les anciens peuples n'ont été connus que par l'histoire » (Dussaud). M. Eisler répète tout récemment à la section

1. XÉNOPOL, *op. l.*, p. 457 ; cf. DEONNA, *L'archéologie, son domaine, son but*, p. 250.

de synthèse historique : « L'aube de l'histoire apparaît, lorsque la tradition orale épique d'un peuple commence à être fixée par écrit »<sup>1</sup>.

Toute l'évolution humaine avant l'apparition des documents écrits est donc « en dehors de l'histoire ». C'est, en remontant de proche en proche :

La *protohistoire*, pour laquelle les textes ne font pas entièrement défaut, mais sont encore rares, postérieurs, légendaires, ou proviennent de sources étrangères, la connaissance de cette époque étant surtout donnée par les monuments matériels des techniques et des beaux-arts. « La préhistoire de la Gaule comprend d'ailleurs la période pour laquelle les écrivains de l'antiquité classique ne nous procurent sur cette région du monde barbare que des renseignements clairsemés et fragmentaires. Cette période, que nous nommons *protohistoire*, s'arrête à Jules César, conquérant et historien des Gaules » (Déchelette). La civilisation égéenne est tout entière « protohistorique »<sup>2</sup>. Ce mot est de création récente ; je ne crois pas qu'on en ait fait usage avant 1900.

Au delà de la protohistoire, c'est la *préhistoire*, dont la connaissance est uniquement obtenue par les objets matériels, « archéologiques ». Par elle, le savant s'aventure « hors des limites de l'histoire » (Dussaud). C'est, « au delà de l'histoire, une immense préhistoire » (Boule). Dans la récente discussion qui eut lieu à la section de synthèse historique, M. Eisler s'exprime ainsi : « La préhistoire est tout simplement le passé dont la mémoire exacte et directe est à tout jamais perdue, faute d'une tradition orale ou écrite... Entre la préhistoire et l'histoire, le principe de délimitation est donc très clair. » La préhistoire est, « par excellence période « anépique », c'est-à-dire sans aucune tradition orale. » L'histoire est « la mémoire collective de l'humanité »<sup>3</sup>. M. de Halecki partage l'opinion de M. Eisler que l'écriture constitue un critère très important pour distinguer l'histoire de la préhistoire<sup>4</sup>.

Le mot « préhistoire », si usuel aujourd'hui, n'est pas très

1. *Bulletin*, p. 23.

2. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques* (2), p. IX, 1.

3. *Bulletin*, p. 23-24.

4. *Ibid.*, p. 27.

ancien. L'adjectif paraît seul d'abord. Littré mentionne « préhistorique » (les temps préhistoriques), mais non le substantif. De Mortillet intitule son ouvrage classique « Le préhistorique, antiquité de l'homme » (1883), et ne fait que rarement usage du mot préhistoire <sup>1</sup>. Aux débuts, on hésita même entre les termes *antéhistorique* et *préhistorique* ; le second a prévalu, le préfixe *ante* pouvant signifier « contre » aussi bien que « avant » <sup>2</sup>. En 1865, lors de la fondation du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, on a proposé le mot « palæthnologie » ethnologie des peuples anciens, étude des temps préhistoriques <sup>3</sup>. Ce terme, abrégé parfois en « palethnologie », est encore employé par divers auteurs, concurremment au précédent <sup>4</sup>. Bien que moins usité, et moins euphonique, il a eu l'avantage d'éviter l'inconvénient du mot préhistoire, et de n'insister que sur la notion de temps <sup>5</sup>. Les autres langues offrent le même dualisme de termes ; les Italiens connaissent « paletnologia » et aussi « preistoria » ; les Allemands ont « Urgeschichte », « Urzeit », et aussi « Praehistorie », « praehistorisch »...

\*  
\* \*

Veut-on quelques exemples des inconséquences qu'entraîne cette définition de l'histoire par les documents écrits, opposée à la protohistoire et à la préhistoire ?

Il paraît tout d'abord étrange que les préhistoriens aient sans cesse à la bouche le mot « histoire » qu'ils devraient pourtant bannir de leur vocabulaire. Ils écrivent « l'histoire de l'homme primitif » ; ils racontent « les premières périodes de son histoire » ils retrouvent « leur histoire nationale » et « l'histoire primitive de l'humanité ». On ne craint pas d'accoupler dans la même phrase ces deux termes contradictoires, on parle d' « une préhistoire qui est, de par sa nature, une histoire de la civilisation » <sup>6</sup>.

1. DE MORTILLET, *Le préhistorique*, p. 2. Marche ascendante de l'histoire à la préhistoire.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 1, 2, 15.

4. EX. MONTANDON, *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques (époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine)*, 1, 1917.

5. DE MORTILLET, *op. l.*, p. 16 : « La palæthnologie est l'histoire de l'homme avant les documents écrits ».

6. SOPHUS MULLER, *L'Europe préhistorique*, trad. Philipot, p. 1.

« Ces découvertes préhistoriques (dit la traduction française de Meyer), nous ouvrent un aperçu sur l'histoire, au progrès lent, des outils, des armes, des habitations, de la nourriture, du commerce, des usages funéraires ». Ainsi, on reconnaît que la « préhistoire » est partie intégrante de l' « histoire ». A cette critique, M. Eisler répond : « Quand on parle de peuples sans histoire, il ne s'agit pas de peuples qui n'ont pas vécu d'événements décrétés historiques.... De même, la préhistoire n'est pas un passé sans grands événements historiques »<sup>1</sup>. Nous sommes tous d'accord sur le fond ; mais pour la forme, de grâce, n'affirmons pas en même temps que des peuples ont vécu des événements historiques, et qu'ils sont quand même en dehors de l'histoire !

L'écriture n'est pas un principe de classification des cultures, comme le croient certains auteurs, tel M. de Morgan, qui en font la marque distinctive de la civilisation. Ce critère, dit entre autres M. Steinmetz, obligerait à mettre au rang des civilisés des sociétés très inférieures, par exemple les Battas qui possèdent une écriture proprement dite, et le haut moyen âge<sup>2</sup>. Ce critère fait entrer dans « l'histoire » des peuples souvent parvenus à un degré de civilisation moins avancé que d'autres peuples qui l'ignorent, et qui pour cela en sont exclus. Les Péruviens ne semblent avoir connu aucun genre d'écriture proprement dite<sup>3</sup> ; or ils sont parvenus à un haut degré de civilisation en architecture, agriculture, céramique, etc. On se rappellera que le degré de développement d'un peuple est donné non par un seul élément de sa civilisation, mais par la résultante de tous.

Il résulte aussi de cette définition que les débuts chronologiques de l'histoire varient d'un pays à un autre, suivant que l'écriture y est usitée plus ou moins tardivement. L'histoire commence dans nos contrées avec Jules César ; dans le Nord plus tard encore ; dans l'Orient elle est antérieure de plusieurs milliers d'années. Les Égéens sont encore relégués au seuil de l'histoire, dans la « protohistoire », alors que les Égyptiens, avec qui ils sont en contact régulier depuis le néolithique, sont, eux, dans l'histoire. A un même moment du temps, certains peuples

1. *Bulletin*, p. 23.

2. *Année sociologique*, III, 1898-9, p. 115-116.

3. BEUGHAT, *Manuel d'arch. américaine*, p. 691 ; cf. FOULLÉE, *Psychologie du peuple français*, 1898, p. 70.

sont donc historiques, alors que d'autres, aussi avancés, ne le sont pas ; et cependant ils sont en contact les uns avec les autres, ils ont entre eux des relations commerciales, ils s'influencent les uns les autres. Ils sont, les uns par rapport aux autres, comme le monsieur décoré vis-à-vis de celui qui ne l'est pas encore et qui aspire à cet honneur.

Que les prétérités se rassurent : Préhistoriques ou protohistoriques aujourd'hui, ils peuvent devenir brusquement historiques. Un événement imprévu d'une fouille, une meilleure connaissance des documents, peuvent produire ce miracle ! Les Égéens sont « protohistoriques », dit-on, parce que leur brillante civilisation n'est connue que par les monuments de l'archéologie, et par quelques traditions de l'époque classique. On croyait jadis qu'ils ignoraient l'écriture, parce qu'Homère n'en fait pas encore mention. Aujourd'hui, nous avons un grand nombre de leurs documents écrits ; ils sont encore indéchiffrables ; peut-être contiennent-ils surtout des comptes ; mais le disque de Phaistos est peut-être aussi un traité, suivant une des multiples hypothèses qui le concernent, donc par excellence un document « historique ». Et peut-être que le déchiffrement de ces textes, — dont il ne faut pas désespérer, puisque la langue des inscriptions égyptiennes a été déchiffrée — apportera de nouvelles lumières sur ces peuples et les rendront « historiques ». Peut-être qu'un jour les populations « préhistoriques » de l'âge de la pierre le deviendront aussi, puisque les théoriciens actuels de l'alphabet font dériver les écritures classiques des signes alphabétiques de l'âge du renne.

Inversement, si nous prenons les textes comme critère, nous devons restituer à la préhistoire ou à la protohistoire des périodes considérées comme historiques. Que savons-nous des premiers temps de la Grèce, depuis les débuts de l'âge du fer, soit depuis l'invasion doriennne, jusque vers le VII<sup>e</sup> siècle ? Rien de contemporain, et il faut attendre les renseignements souvent légendaires que nous fournissent les plus anciens textes grecs, les poèmes homériques, dont la date est placée par la critique actuelle assez bas <sup>1</sup>, et par les inscriptions à partir de 600 environ. Par consé-

1. « L'histoire proprement dite ne commence pour la littérature grecque qu'avec les poèmes homériques, aucune œuvre plus ancienne n'étant parvenue jusqu'à nous » (CROISSET).

quent, rangeons les quelques siècles qui précèdent dans la proto-histoire ou la préhistoire, ce que l'on ne fait pas.

Le document écrit est donc la lampe merveilleuse d'Aladin qui ouvre aux peuples la porte de l'histoire. Mais quelle étrange confusion que de prendre un des moyens qu'a trouvés l'homme pour exprimer ses actes et sa pensée, pour cette pensée et ces actes eux-mêmes, en négligeant les autres moyens analogues auxquels il a recours ! L'homme qui parle, qui construit, qui dessine, qui sculpte, qui élabore ses diverses techniques, est hors de l'histoire ; il suffit qu'il exprime ces mêmes besoins, ces mêmes actes autrement, par quelques signes d'écriture, pour qu'il y entre. Le langage écrit n'est pas un critère décisif ; les monuments matériels sont eux aussi des écritures sous une autre forme, et l'écriture elle-même n'a-t-elle pas été à ses débuts une sculpture, un dessin, un geste ? Au lieu de définir l'histoire par son essence même, on la définit par un des moyens qu'on a de la connaître.

Qu'on n'invoque pas, comme on le fait parfois, pour justifier la scission de ces deux disciplines, la « préhistoire » et l'« histoire » (Dussaud), une différence radicale, parce que la première utilise avant tout les données fournies par la géologie, l'ethnographie, l'archéologie. L'histoire complète, à toute époque, se sert tout autant de l'archéologie, de l'ethnographie, de la géographie, etc., et elle ne se limite pas aux textes, mais elle cherche à connaître l'homme par toutes ses activités, on l'a dit plus haut. De son côté, la protohistoire, et cela résulte de la définition qu'on en donne, cherche secours dans les rares textes ultérieurs ; quant à la préhistoire, il faut bien qu'elle se passe de documents écrits, et qu'elle recoure à la géologie, à la stratigraphie, à la paléontologie, à l'archéologie, etc. Mais, s'il y a des différences de procédés, par suite de la présence ou de l'absence de certaines sources de connaissances, des différences de moyens d'études pour un moment donné, en quoi cela implique-t-il une différence d'essence, de but de la recherche historique, qui est d'atteindre l'homme dans son évolution ? Un préhistorien le reconnaît en disant : « Les méthodes d'investigation et de classification dont l'archéologie préhistorique fait usage ne diffèrent nullement, comme on l'a parfois prétendu, des méthodes de l'archéologie classique » (Déchelette), cette dernière étant pourtant une discipline nettement historique.

\*  
\* \*

En employant ces termes, « préhistoire, protohistoire », on ne peut éviter les contradictions et les inconséquences. Il faut donc *les bannir du vocabulaire scientifique*, car ils ne sont pas simplement conventionnels, commodes, ils sont erronés. Je suis persuadé qu'un jour viendra où les érudits français les trouveront aussi surannés que les mots jadis usuels, aujourd'hui abandonnés, d'*antédiluvien*<sup>1</sup>, de *diluvien*, pour signifier « préhistorique ». L'homme avant le déluge, ou l'homme avant l'histoire, c'est tout un. Il n'y a pas de préhistoire, il n'y a que de l'histoire ; la préhistoire serait une période soustraite à l'action du temps, notion fondamentale de l'histoire, une période impossible même à concevoir.

W. DEONNA.

1. Dans son aperçu historique des progrès de la « préhistoire », à propos des travaux de Lartet, Cartailhac s'exprime ainsi : « Nous touchons au moment où les mots « diluvium », « antédiluvien », seront rayés de la terminologie rigoureuse ». CARTAILHAC, *La France préhistorique*, 1889, p. 22.

## NOUVELLES CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue de Synthèse historique* forme deux volumes par an, grand in-8°.  
Le volume est composé de trois fascicules qui, provisoirement, paraissent réunis en juin et décembre.

L'abonnement est de 40 francs pour la France, de 45 francs pour les pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques, et de 50 francs pour les autres pays. Il part de janvier ou de juillet. — Le prix du volume est de 25 francs.

Les années d'avant-guerre sont vendues au prix de 4 fr. 50 le fascicule, 22 fr. 50 l'année. — Il ne reste qu'un très petit nombre de collections complètes (40 volumes) à 600 francs.

L'administration de la *Revue* rachèterait des exemplaires des n° 21, 27, 37.

---

### NUMÉROS SPÉCIAUX

<i>L'Allemagne</i> , n° 44 .....	4 fr. 50	<i>La Russie</i> , n° 71 .....	6 fr. 75
<i>L'Angleterre</i> , n° 49 .....	4 fr. 50	<i>L'Histoire de l'Art</i> , n° 28 ..	7 fr. 50
<i>L'Italie</i> , n° 57 .....	6 fr. 75	<i>Les États-Unis</i> , n° 85-87 ..	15 fr. »
<i>Introduction à l'Histoire de la Guerre mondiale</i> , n° 97-99 .....		15 fr. »	

La collection des n° spéciaux : 60 francs.

---

### TOME XXIX

## CONSACRÉ AUX ÉTATS-UNIS

« La *Revue de Synthèse historique*, dont le tome XXVIII avait paru en juillet 1914, vient de reprendre sa périodicité avec le tome XXIX, après une interruption de cinq années. Ce numéro est exclusivement consacré aux États-Unis. Nous y trouvons, dans un classement méthodique et une heureuse distribution, des articles de fond sur la psychologie des États-Unis, d'après les institutions et surtout la vie intellectuelle et morale du peuple américain, des études critiques sur de récents ouvrages relatifs à leur histoire, une revue générale des travaux américains sur l'Histoire de France. Les trois principales parties, dont la dernière est due à la collaboration de quatre éminents professeurs américains, sont précédées d'une remarquable introduction du directeur de la *Revue*, M. Henri Berr, sur *Les Études historiques et la Guerre*, et suivies de notes, questions et discussions relatives aux rapports des deux pays dans le passé ou le présent. Le tout forme un ensemble de recherches et d'aperçus tel qu'il ne nous en avait jamais été présenté et qui offre le plus vif intérêt. » (Firmin Roz, *France-États-Unis*, avril 1920.)

### TOME XXXIII

## INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

### Questions de méthode

### Centres d'études et instruments de travail — Études critiques.

« La *Revue de Synthèse historique* tente une grande entreprise : elle veut préparer aux historiens la voie pour une étude objective et scientifique de la guerre mondiale. Fidèle au programme qu'elle s'efforce d'accomplir depuis vingt-deux ans pour l'ensemble de l'histoire, elle veut donner aux travailleurs de ce champ nouveau, qu'il est d'autant plus difficile d'explorer qu'il est plus près de nous, des renseignements généraux et des suggestions propres à les orienter. » (Prof. A. Guillaud, *Journal de Genève*, 4 août 1922.)

« ... Cette brochure de moins de deux cents pages est ce qui a paru jusqu'à ce jour du plus sûr au sujet de la Grande Guerre... La *Revue de Synthèse historique* n'aurait rien pu entreprendre de plus utile et d'un intérêt plus durable. Quiconque s'intéresse à l'histoire de la guerre mondiale, peu ou prou, ne saurait que lui en être reconnaissant. » (Colonel Feyler, *Gazette de Lausanne*, 1<sup>er</sup> mai 1923.)

**PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE (1900-1910)**

Par ANDRÉ FRIBOURG

Un volume grand in-8° de 114 pages, 7 fr. 50 (4 fr. 50 pour les abonnés de la *Revue*)

PUBLICATIONS DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

LES RÉGIONS DE LA FRANCE

I. <i>La Gascogne</i> , par L. BARRAU-DIHIGO, biblioth. à la Sorbonne, précédé d'une Introd. générale par Henri BERR, directeur de la <i>Revue de Synthèse historique</i> .....	4 fr. 50
II. <i>Le Lyonnais</i> , par CHARLÉTY, recteur de l'Université de Strasbourg.	3 fr. »
III. <i>La Bourgogne</i> , par A. KLEINCLAUSZ, professeur à l'Université de Lyon .....	4 fr. 50
IV. <i>La Franche-Comté</i> , par L. FEBVRE, professeur à l'Université de Strasbourg.....	4 fr. 50
V. <i>Le Velay</i> , par LOUIS VILLAT, professeur à l'Université de Besançon.	4 fr. 50
VI. <i>Le Roussillon</i> , par Joseph CALMETTE, professeur à l'Université de Toulouse, et Pierre VIDAL, bibliothécaire de la Ville de Perpignan.	4 fr. 50
VII. <i>La Normandie</i> , par Henri PRENTOUT, prof. à l'Université de Caen.	6 fr. 75
VIII. <i>La Lorraine</i> , par Chr. PRISTER, ancien professeur à la Sorbonne, doyen à l'Université de Strasbourg.....	6 fr. 75
IX. <i>L'Ile-de-France (Les pays autour de Paris)</i> , par Marc BLOCH, prof. à l'Université de Strasbourg.....	6 fr. 75

En préparation :

X. *L'Aunis*, par TOURNEUR-AUMONT, professeur à l'Université de Poitiers.

« Le plan de ces monographies est bien simple : une bibliographie raisonnée des sources manuscrites et des ouvrages imprimés, un exposé des résultats acquis et des principaux desiderata. La grande compétence spéciale des auteurs rend ces études extrêmement précieuses... » (*Revue Historique*, n° 173, p. 124).

ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES, MUSÉES

<b>L'Organisation des Musées</b> , par L. RÉAU, ancien directeur de l'Institut français de Péetrograd.....	3 fr. »
<b>L'Organisation des Bibliothèques</b> , par V. CHAPOT, docteur ès lettres, docteur en droit, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.....	3 fr. 75
<b>Les Études relatives à l'Histoire économique de la Révolution française (1789-1804)</b> , par P. BOISSONNADE, prof. à l'université de Poitiers....	7 fr. 50
<b>Les Études relatives à la période du « Risorgimento » en Italie</b> , par Georges BOURGIN, ancien membre de l'École française de Rome, archiviste aux Archives Nationales .....	5 fr. 25
<b>Les Études relatives à l'Histoire économique de l'Espagne et leurs résultats (des origines à 1453)</b> , par P. BOISSONNADE, professeur à l'Université de Poitiers .....	6 fr. 75
<b>Psychologie des États-Unis</b> , synthèse collective.....	12 fr. »
<b>Le Bolchevisme expliqué par l'état social de la Russie</b> , par Pierre CHASLES, docteur en droit.....	2 fr. 50
<b>Répertoire méthodique pour la Synthèse historique (Théorie et Méthodologie, Histoire et Enseignement de l'Histoire)</b> , année 1901, publié avec une Introduction par Henri BERR, docteur ès lettres, directeur de la <i>Revue de Synthèse historique</i> , avec le concours de P. CANON, archiviste paléographe, et Fr. SIMIAND, agrégé de philosophie .....	3 fr. »